

1°) INTRODUCTION

2°) LE BESOIN

- 3°) LE DESIR : - Le désir et le manque (Rousseau) (Platon).
- Le désir et la sagesse (Epicure).
- Le désir et la vie de l'esprit (Hegel).

- 4°) LA PASSION - La cristallisation chez Stendhal.
- Phèdre et Hippolyte.
- La jeune fille louche (Descartes).
-

1°) INTRODUCTION : L'homme est un être de RAISON, de BESOIN, de DESIR et parfois de PASSION. A travers le désir il cherche le plaisir et la satisfaction. Il y a des désirs sensibles et des désirs rationnels. Il est conscience d'un manque et d'une absence. Il est la recherche d'un élément que l'on imagine ou que l'on sait être source de satisfaction. Et pourtant le désir semble refuser sa satisfaction puisque, à peine assouvi il s'empresse de renaître, il est contradictoire. Il veut et ne veut pas être satisfait, il est condamné à l'insatisfaction à l'infini. Il peut être la marque de la misère de l'homme et/ou son affirmation comme élément moteur car sa réalisation est une émancipation, une projection dans le futur qui peut mobiliser toutes nos facultés. Nous ne désirons pas ce dont nous avons besoin pas plus que nous avons besoin de ce que nous désirons car il y a entre l'état de besoin et le désir une différence radicale : alors que le besoin se contente de ce qui est pour obtenir satisfaction, le désir produit un autre monde : on a besoin du nécessaire mais on désire le superflu : Alors que le besoin est naturel le désir est culturel. Le désir est premier, l'objet du désir second. Le désir est une organisation réfléchie, une tension, un moyen en vue d'une fin, c'est pourquoi il élabore des stratégies, utilise les facultés (imagination, volonté, entendement, raison...) pour parvenir à ses fins. Ce n'est pas le manque qui crée le désir mais le désir qui crée le manque . Il faut alors privilégier l'amour de la vie.

Le désir est une nécessité individuelle, culturelle, artificielle, illimitée et superflu alors que le besoin est une nécessité naturelle, physiologique et limitée.

- a) il est conscience d'une absence : il prive l'homme de sa plénitude.
- b) Il est conscience d'une inquiétude de l'existence : on veut échapper à sa condition en anticipant une satisfaction : le bonheur sera alors futur !
- c) Il est moteur car il est projet et produit la réalisation possible de ce qui a été anticipé.

Satisfaire tous nos désirs c'est comme dit Kant un idéal de l'imagination. A force d'imaginer indéfiniment des possibles irréels et irréalisables on en vient à vouloir l'impossible. Pourtant il est une puissance de création et nous oblige à sortir de soi pour réaliser son espérance. C'est le désir qui détermine le désirable et les valeurs : la valeur des choses n'est pas inhérente aux choses mais attribué par un sujet qui évalue le désirable. Il est alors relatif.

2°) LE BESOIN :

Il est justifié et révèle ce qui est nécessaire à l'organisme pour survivre. Il est déterminé et son objet est précis (manger, boire, dormir). C'est un état de tension lié à un manque, une privation qui freine l'autonomie du sujet. Lorsqu'il est satisfait il disparaît. Il ne dépend pas d'une volonté mais d'une nécessité. Il est lié au corps et sa dépendance. Mais de quoi ai-je besoin pour ne plus avoir de besoin ? A quel moment un besoin devient-il un désir ?

3°) LE DESIR :

Pour Pascal, nous ne pouvons jamais vivre le bonheur au présent mais nous passons notre vie à l'attendre et à craindre qu'il ne dure pas, c'est pourquoi, nous ne sommes jamais heureux : « Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais ». Il ajoute « Si on ne désire que ce que l'on a pas, on n'a jamais ce que l'on désire, on est séparé du bonheur par l'espérance même de ce qu'on poursuit... et l'on est pour cela jamais heureux ». On ne désire que ce que l'on a pas et seul un être imparfait peut désirer. Le désir nécessite une représentation préalable de sa fin, que celle-ci soit connue, réelle ou imaginée. Désirons-nous les choses parce qu'elles sont bonnes ou ne sont-elles bonnes que parce que nous les désirons ? Le désir porte-t-il sur l'objet (celui-ci est-il alors un moyen ou une fin ?) ou sur l'état (on désire désirer) ? Le désir est-il le signe de la dépendance de l'homme ou de son pouvoir ? Faut-il dire comme Epictète : « Ce n'est pas par la satisfaction des désirs que s'obtient la liberté mais par la destruction du désir » ou au contraire avec Spinoza : « L'homme est un être de désir, mieux le désir est l'essence même de l'homme ». Il est essentiel à l'homme car il implique une quête et cette insatisfaction prouve que le désir dépasse toujours le besoin et qu'aucun objet particulier ne pourra le satisfaire. La vie c'est le désir de vivre, la philosophie désir de sagesse. Mais le désir doit savoir ce qu'il veut et souvent il s'oppose à la raison, il est donc incompréhensible. On peut distinguer deux positions mauvaises : se permettre ou vouloir tous ses désirs. Cela peut entraîner l'intempérance, la débauche..et il y a toujours insatisfaction à l'infini et souffrance car apparaissent de nouveaux manques : on désire toujours de nouveaux désirs ? Au contraire on peut s'interdire tous ses désirs au nom de l'ascétisme mais comment concevoir une vie, un bonheur sans désir ? C'est un refus de vivre et donc d'être heureux ? Comme l'homme, ne peut cesser de désirer il semble qu'il ne peut atteindre le

3

bonheur, être comblé durablement et atteindre un état de paix intérieure. On peut alors privilégier une position intermédiaire, c'est la TEMPERANCE : on va réguler le désir par la raison au moyen de la volonté : ni interdiction absolue, ni libération à tout prix mais plutôt une tentative pour régler ou réprimer certains de nos désirs en effectuant une hiérarchie des désirs pour Epicure qui précise qu'on doit passer de la jouissance à la réjouissance et supprimer ainsi l'inquiétude. : « le bonheur est le plaisir en repos de l'âme (sérénité) qui naît spontanément de la satisfaction des besoins naturels et nécessaires, dont les deux plus importants sont, outre la sécurité et la santé, la sagesse et l'amitié. Il est impossible d'être heureux sans être sage ». Il faut savoir se suffire à soi-même et opérer une hiérarchie des désirs en distinguant 1°) les DESIRS NATURELS et NECESSAIRES a) pour la tranquillité du corps (APONIE) et b) pour la tranquillité de l'âme (ATARAXIE). 2°) les DESIRS NATURELS mais NON NECESSAIRES (sexualité, arts) et 3°) les DESIRS NI NATURELS NI NECESSAIRES (les désirs vains qui vont nous perdre). Il s'agit alors d'atteindre l'équilibre du corps et de l'esprit et comprendre que tout désir n'est pas désirable. « Nous n'avons besoin du plaisir que quand, par suite de son absence, nous éprouvons de la douleur. Quand nous n'avons plus de douleur nous n'avons plus besoin du plaisir ». En fait nous ne recherchons pas tant le plaisir en lui-même (hédonisme) que la satisfaction qu'engendre le plaisir, nous ne désirons alors plus rien. Nous sommes disponibles pour jouir de la vie. « Pour chaque désir, il faut se poser cette question : quel avantage résultera-t-il pour moi si je le satisfais, et qu'arrivera-t-il si je ne le satisfais pas ?...Le désir se calcule à ses conséquences. »

L'épicurisme est alors un hédonisme (plaisir) eudémonisme (eudaimon : heureux : la fin de l'action et de la vie contemplative pour Aristote est le bonheur considéré comme liberté spirituelle). Il place le bonheur dans le plaisir sensible du corps mais aussi dans la philosophie comme seul moyen de libérer l'âme de ses tourments et d'atteindre la sérénité.

LE BONHEUR : Peut-on définir le bonheur au niveau de l'individu ? de la société ? de l'humanité ? Il dépend de la sensibilité, de la subjectivité, de la maîtrise, de la réalité personnelle et pourtant l'origine du mot BON-HEUR (en grec eudaimonia : avoir un bon daimon ou en latin bonum augurium : bon augure, bonne fortune) signifie ce qui est donné, la chance, l'heureux hasard et non pas une conquête ! Si il provient de nous on peut alors le produire et non plus l'espérer. Chacun s'interroge sur son contenu les réponses sont contradictoires, multiples ? Est-il objectif, subjectif ? La confusion vient d'abord de la distinction entre le plaisir qui exprimer ce qui plaît, ce qui est agréable physiquement ou intellectuellement et qui est une sensation ou un sentiment qui peut donner parfois de la joie mais lorsque cette joie est plus intense, plus durable c'est le bonheur. C'est un contentement, un état de satisfaction complète qui dépasse le simple plaisir. On est comblé et dans la plénitude, dans l'harmonie, dans l'équilibre avec soi et le monde, on atteint une paix intérieure. Il est plus intense et plus durable que le plaisir. Mais l'homme peut-il vraiment ne plus éprouver de plaisir et connaître un bonheur durable ? Pour Kant « le concept du bonheur est un concept si indéterminé que, malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heureux, personne ne peut jamais dire en termes précis et cohérents ce que véritablement il désire et il veut ». Le bonheur est un idéal, non pas de la raison mais de l'imagination, c'est pour cela qu'il n'est pas universalisable ni conceptualisable. Pourtant pour Alain il y a un devoir d'être heureux, c'est un devoir envers nous-mêmes (la raison exige notre épanouissement et montre que la paix intérieure est la condition de l'action bonne) et envers les autres : notre bonheur est pour eux un appel à devenir à leur tour heureux. Le bonheur n'est pas le guide de l'action mais la récompense d'une action bonne. Mais est-il dans l'action ou la contemplation. Pour COMTE-SPONVILLE, reprenant Spinoza le bonheur est désespéré, il est absence d'espoir, il est un effort pour nous rendre moins dépendant de l'espoir (futur) ou du passé. La sagesse c'est l'absence de crainte et puisqu'il n'y a pas d'espoir sans crainte ni de crainte sans espoir il faut en conclure que le sage n'espère rien. Espérer c'est désirer sans savoir, sans pouvoir, sans jouir, or le sage a cessé de désirer autre chose que ce qu'il est (statut social, paraître, rôle...) ou que ce qu'il peut ou que ce dont il jouit. Il ne désire que le REEL et le PRESENT qui, par définition ne manquent jamais. Il s'agit d'apprendre à désirer ce qui dépend de nous, il s'agit d'espérer un peu moins et aimer un peu plus. Tant que j'espère le bonheur je ne suis pas heureux et lorsque je suis heureux, je n'ai plus rien à espérer.

Pour PASCAL : Nous ne pouvons jamais vivre le bonheur au présent, nous passons notre vie à l'attendre et à craindre qu'il ne dure pas, c'est pourquoi nous ne sommes jamais heureux « ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais ». « Si on ne désire que ce que l'on a pas on n'a jamais ce qu'on désire, on est séparé du bonheur par l'espérance même de ce qu'on poursuit et l'on est pour cela jamais heureux ».

Il faut se rendre compte que parmi nos désirs les uns sont naturels, les autres vains, et que, parmi les désirs naturels, les uns sont nécessaires et les autres naturels seulement. Parmi les désirs nécessaires, les uns sont nécessaires pour le bonheur, les autres pour la tranquillité du corps, les autres pour la vie même. Et en effet une théorie non erronée des désirs doit rapporter tout choix et toute aversion à la santé du corps et à l'ataraxie de l'âme, puisque c'est là la perfection même de la vie heureuse. Car nous faisons tout afin d'éviter la douleur physique et le trouble de l'âme. Lorsqu'une fois nous y avons réussi, toute l'agitation de l'âme tombe, l'être vivant n'ayant plus à s'acheminer vers quelque chose qui lui manque, ni à chercher autre chose pour parfaire le bien-être de l'âme et celui du corps. Nous n'avons en effet besoin du plaisir que quand, par suite de son absence, nous éprouvons de la douleur; et quand nous n'éprouvons pas de douleur nous n'avons plus besoin du plaisir. C'est pourquoi nous disons que le plaisir est le commencement et la fin de la vie heureuse. En effet, d'une part, le plaisir est reconnu par nous comme le bien primitif et conforme à notre nature, et c'est de lui que nous partons pour déterminer ce qu'il faut choisir et ce qu'il faut éviter; d'autre part, c'est toujours à lui que nous aboutissons, puisque ce sont nos affections qui nous servent de règle pour mesurer et apprécier tout bien quelconque si complexe qu'il soit. Mais, précisément parce que le plaisir est le bien primitif et conforme à notre nature, nous ne recherchons pas tout plaisir, et il y a des cas où nous passons par-dessus —

Quand donc nous disons que le plaisir est le but de la vie, nous ne parlons pas des plaisirs des voluptueux inquiets, ni de ceux qui consistent dans les jouissances déréglées, ainsi que l'écrivent des gens qui ignorent notre doctrine, ou qui la combattent et la prennent dans un mauvais sens. Le plaisir dont nous parlons est celui qui consiste, pour le corps, à ne pas souffrir et, pour l'âme, à être sans trouble. Car ce n'est pas une suite ininterrompue de jours passés à boire et à manger, ce n'est pas la jouissance des jeunes garçons et des femmes, ce n'est pas la saveur des poissons et des autres mets que porte une table somptueuse, ce n'est pas tout cela qui engendre la vie heureuse, mais c'est le raisonnement vigilant, capable de trouver en toute constance les motifs de ce qu'il faut choisir et de ce qu'il faut éviter, et de rejeter les vaines opinions d'où provient le plus grand trouble des âmes. Or, le principe de tout cela et par conséquent le plus grand des biens, c'est la prudence. Il faut donc la mettre au-dessus de la philosophie même.

EPICURE: LETTRE A MENECEE
NATHAN. PHILO. p: 77

Descartes

« Lorsque j'étais enfant, j'aimais une fille de mon âge, qui était un peu touche; au moyen de quoi, l'impression qui se faisait par la vue en mon cerveau, quand je regardais ses yeux égarés, se joignait tellement à celle qui s'y faisait aussi pour émouvoir en moi la passion de l'amour, que longtemps après, voyant des personnes louches, je me sentais plus enclin à les aimer qu'à en aimer d'autres, pour cela seul qu'elles avaient un défaut; et je ne savais pas néanmoins que ce fût pour cela. Au contraire, depuis que j'y ai fait réflexion, et que j'ai reconnu que c'était un défaut, je n'en ai plus été ému. Ainsi, lorsque nous sommes portés à aimer quelqu'un, sans que nous en sachions la cause, nous pouvons croire que cela vient de ce qu'il y a quelque chose en lui de semblable à ce qui a été dans un autre objet que nous avons aimé auparavant, encore que nous ne sachions pas ce que c'est. Et bien que ce soit plus ordinairement une perfection qu'un défaut qui nous attire ainsi à l'amour, toutefois, à cause que ce peut être quelquefois un défaut, comme en l'exemple que j'ai apporté, un homme sage ne se doit pas laisser entièrement aller à cette passion, avant que d'avoir considéré le mérite de la personne pour laquelle nous nous sentons émus. »

Lettre - CHAST. 6 juin 1647.

On discute également, au sujet de l'homme heureux s'il aura ou non besoin d'amis. On prétend que ceux qui sont parfaitement heureux et se suffisent à eux-mêmes n'ont aucun besoin d'amis : ils sont déjà en possession des biens de la vie, et par suite se suffisent à eux-mêmes n'ont aucun besoin de rien de plus ; or l'ami, qui est un autre soi-même, a pour rôle de fournir ce qu'on est incapable de se procurer par soi-même. D'où l'adage :

Quand la fortune est favorable, à quoi bon les amis ?

(1) Pourtant il semble étrange qu'en attribuant tous les biens à l'homme heureux on ne lui assigne pas des amis, dont la possession est considérée d'ordinaire comme le plus grand des biens extérieurs. (2) De plus, si le propre d'un ami est plutôt de faire du bien que d'en recevoir, et le propre de l'homme de bien et de la vertu de répandre des bienfaits, et si enfin il vaut mieux faire du bien à des amis qu'à des étrangers, l'homme vertueux aura besoin d'amis qui recevront de lui des témoignages de sa bienfaisance. Et c'est pour cette raison qu'on se pose encore la question de savoir si le besoin d'amis se fait sentir davantage dans la prospérité ou dans l'adversité, attendu que si le malheureux a besoin de gens qui lui rendront des services, les hommes dont le sort est heureux ont besoin eux-mêmes de gens auxquels ils adresseront leurs bienfaits. — (3) Et sans doute est-il étrange aussi de faire de l'homme parfaitement heureux un solitaire : personne, en effet, ne choisirait de posséder tous les biens de ce monde pour en jouir seul, car l'homme est un être politique et naturellement fait pour vivre en société. Par suite, même à l'homme heureux cette caractéristique appartient, puisqu'il est en possession de ces avantages qui sont bons par nature. Et il est évidemment préférable de passer son temps avec des amis et des hommes de bien qu'avec des étrangers ou des compagnons de hasard. Il faut donc à l'homme heureux des amis.

ARISTOTE: ETHIQUE A NICOMAQUE
IN: L'AMITIÉ - D. E. MURR.

G. F. 2001. p: 132

Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et pour lui rendre cette imaginative propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède, l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infailible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme ; vivre ainsi c'est être mort. Celui qui pourrait tout sans être Dieu, serait une misérable créature ; il serait privé du plaisir de désirer ; toute autre privation serait plus supportable.

Rousseau, *la Nouvelle Héloïse* (1761), Bibliothèque de la Pléiade, Ed. Gallimard, 1984, pp. 693-694.

Socrate : Bien. Allons donc, je vais te proposer une autre image, qui vient de la même école. En effet, regarde bien si ce que tu veux dire, quand tu parles de ces deux genres de vie, une vie d'ordre et une vie de désordre, ne ressemble pas à la situation sui vante. Suppose qu'il y ait deux hommes qui possèdent, chacun, un grand nombre de tonneaux. Les tonneaux de l'un sont sains, remplis de vin, de miel, de lait, et cet homme a encore bien d'autres tonneaux, remplis de toutes sortes de choses. Chaque tonneau est donc plein de ces denrées liquides qui sont rares, difficiles à recueillir et qu'on n'obtient qu'au terme de maints travaux pénibles. Mais, au moins, une fois que cet homme a rempli ses tonneaux, il n'a plus à y revenir quoi que ce soit ni à s'occuper d'eux ; au contraire, quand il pense à ses tonneaux, il est tranquille. L'autre homme, quant à lui, serait aussi capable de se procurer ce genre de denrées, même si elles sont difficiles à recueillir, mais comme ses récipients sont percés et fêlés, il serait forcé de les remplir sans cesse, jour et nuit, en s'infligeant les plus pénibles peines. Alors, regarde bien, si ces deux hommes représentent chacun une manière de vivre, de laquelle des deux dis-tu qu'elle est la plus heureuse ? Est-ce la vie de l'homme déréglé ou celle de l'homme tempéré ? En te racontant cela, est-ce que je te convaincs d'admettre que la vie tempérante vaut mieux que la vie déréglée ? Est-ce que je ne te convaincs pas ?

Callicles : Tu ne me convaincs pas, Socrate. Car l'homme dont tu parles, celui qui a fait le plein en lui-même et en ses tonneaux, n'a plus aucun plaisir, il a exactement le type d'existence dont je parlais tout à l'heure : il vit comme une pierre. S'il a fait le plein, il n'éprouve plus ni joie ni peine. Au contraire, la vie de plaisirs est celle où on verse et on reverse autant qu'on peut dans son tonneau !

PLATON: GORGIAS. G. F. 1987 (P. 231-234)
TRAN. CAVIO SPERBER

« Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémissements, ni les palpitations, ni les mouvements convulsifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvais continuellement : on en pourra juger pare l'effet que sa seule image faisait sur moi... Je rêvais en marchant à celle que j'allais voir, à l'accueil caressant qu'elle me ferait, au baiser qui m'attendait à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrasait le sang à tel point que ma tête se troublait, un éblouissement m'aveuglait, mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir ; j'étais forcé de m'arrêter, de m'asseoir ; toute ma machine était dans un désordre inconcevable : j'étais prêt à m'évanouir » . J.J.ROUSSEAU. Les Confessions. IX.

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur sembla être affermi,
Athènes me montra mon superbe ennemi.

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit, tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte, et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter...
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée...

PHÈDRE

Aussi celui qui observe du dehors le passionné ne peut-il parvenir à comprendre ses jugements de valeur ou son comportement : il est toujours frappé par la disproportion qu'il remarque entre la puissance du sentiment et l'insignifiance de l'objet qui le semble inspirer, il essaie souvent, non sans naïveté, de redresser par des discours relatifs aux qualités réelles de l'objet présent les erreurs d'une logique amoureuse ou d'une crainte injustifiée. Mais on ne saurait guérir une phobie en répétant au malade que l'objet qu'il redoute ne présente nul danger, la crainte ressentie n'étant en réalité pas causée par cet objet, mais par celui qu'il symbolise, et qui fut effectivement redoutable, ou désiré avec culpabilité. De même, il est vain de vouloir détruire un amour en mettant en lumière la banalité de l'objet aimé, car la lumière dont le passionné éclaire cet objet est d'une autre qualité que celle qu'une impersonnelle raison projette sur lui : cette lumière émane de l'enfance du passionné lui-même, elle donne à tout ce qu'il voit la couleur de ses souvenirs. « Prenez mes yeux », nous dit l'amant. Et seuls ses yeux peuvent en effet apercevoir la beauté qu'ils contemplent, la source de cette beauté n'étant pas dans l'objet contemplé, mais dans la mémoire de leurs regards. L'erreur du passionné consiste donc moins dans la surestimation de l'objet actuel de sa passion que dans la confusion de cet objet et de l'objet passé...

Ferdinand ALQUIÉ, *Le désir d'éternité* (1943),
Coll. « Quadrige », PUF, 1983, pp. 59-60.